

QUELLE LEÇON ALLONS-NOUS TIRER DE L'ÉVÉNEMENT *DA VINCI CODE*?

Après la parution du roman de Dan Brown *Da Vinci Code*, les Églises ont vivement réagi : dénonciations, boycottages, interdictions, etc. Devant les nombreuses erreurs que contient ce roman, de telles réactions s'avéraient sans doute nécessaires. Cependant, allons nous en rester à une attitude défensive ou prendre la pleine mesure du phénomène? J'amorce ici une réflexion en ce sens.

Vendre quarante millions d'exemplaires d'un roman constitue un réel succès en librairie et fait sans doute l'envie de beaucoup de romanciers. Toutefois, ce qui questionne le croyant ce n'est pas que tant de gens aient acheté le livre et l'aient lu, mais bien plus que plusieurs aient adhéré aux thèses présentées dans ce roman fiction. Cela dénote un manque de formation critique chez bon nombre de baptisés. Devons-nous y reconnaître aussi une certaine méfiance par rapport à l'Église ? Si nous savons bien prendre en compte ces lacunes, il importe aux Églises d'accentuer les efforts dans la formation des croyantes et des croyants afin de leur donner les bases nécessaires pour résister aux thèses les plus farfelues qui leur sont proposées. La nécessité d'une catéchèse de base et d'un accompagnement des adultes dans la foi se fait de plus en plus sentir sur deux points en particulier: le contenu de la foi chrétienne et la conception de l'Église selon Vatican II.

Une des blessures les plus importantes causées par le roman est sans doute le fait d'accorder à l'empereur Constantin l'imposition de la foi en la divinité de Jésus. Brown balaie ainsi du revers de la main le long cheminement qu'ont fait les premiers chrétiens afin de préciser la formulation de leur foi en Jésus, Christ et Seigneur. Il renie les professions de foi pauliniennes comme celle de 1Co 15, 1-5 que Paul affirme avoir reçue de d'autres ou comme celle de Rm 10, 9 où Paul affirme fermement que *Jésus est Seigneur*. Brown oublie aussi le contenu de la prédication apostolique dont on trouve tant de traces dans les Actes des Apôtres. Il met également de côté les nombreuses attestations des Pères apostoliques. L'adhésion de nombreux chrétiens aux propos du romancier sur Jésus pose la question que Jésus posait à ses disciples: « *Qui dites-vous que je suis ?* » Rappelons aussi que l'affirmation de foi en Jésus, Christ et Seigneur nous est parvenue à travers une riche tradition de deux mille ans de témoignages d'hommes et de femmes qui méritent d'être mieux connues et davantage fréquentées dans les écrits qu'ils ont laissés.

Pour ce qui est du traitement réservé à l'Église, il est vrai que durant les dernières décennies la perception d'une Église hiérarchique, autoritaire, centralisée est venue éclipser les notions de l'Église présentées au Concile Vatican II : Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit, Sacrement du salut au cœur du monde. Vatican II a insisté sur le mystère de l'Église, groupe de baptisés en communion de vie avec le Père, le Fils et l'Esprit. Dans son roman, Brown s'attaque à l'image de l'Église qui est la plus populaire. Il néglige les nouvelles figures de l'Église qui ont pris place dans les diocèses. Il afflige l'institution de tous les maux : manipulatrice de l'argent, cachottière et prête à tout pour sauvegarder son pouvoir. La complicité de cette institution avec l'Opus Dei, une œuvre rapidement reconnue par les autorités officielles de l'Église, accusée de conservatisme,

suspecte aux yeux de plusieurs et méconnue de la plupart, était alors facile à développer pour le romancier.

Il devient urgent que dans ses structures, l'Église institutionnelle incarne la conception que Vatican II a développée de l'Église. La catéchèse sur cette Église, véritable œuvre de Dieu au cœur du monde, pourra ainsi trouver les points d'appui dont elle a besoin.

Oui, le succès du roman de Dan Brown nous lance un défi important dans la compréhension du contenu essentiel de notre foi et de ce que nous sommes comme Église. Il nous relance dans la mission de la transmission de notre héritage de foi. Il questionne notre façon d'être et de faire « Église ». Enfin, il permet de vérifier jusqu'où nous sommes capable de « rendre compte de l'espérance qui est en nous » (1P 3, 15).

Raymond Dumais
En Chantier (29, Juin 2006)

DE QUOI NOUS INFORME RÉELLEMENT L'ÉVANGILE DE JUDAS?

La médiatisation de l'*Évangile de Judas* par la Revue du *National Geographic Society* a suscité beaucoup de questionnements. L'Église catholique aurait-elle volontairement gardé le silence sur des textes rédigés par des apôtres parce qu'ils la menaceraient dans son enseignement ? Quelle valeur faut-il donner à cet écrit découvert en Égypte dans les années 1970 ? Quel est l'intérêt de ce texte pour les croyantes et les croyants ?

D'entrée de jeu, précisons que l'existence de l'*Évangile de Judas* était déjà bien connue des spécialistes de la littérature de l'Église ancienne. En effet, à la fin du II^e siècle, Irénée, premier évêque de Lyon, le mentionne dans son œuvre de dénonciation des hérésies qui ont cours en son temps (*Adversus haereses* 1, 31, 1). Il attribue sa rédaction en langue grecque à des chrétiens sectaires nommés les « Caïnites », nom dérivé du personnage biblique « Caïn », fils d'Adam et d'Ève. Ce groupe gnostique cherchait à réhabiliter les figures maudites de la Bible dont Judas. Le texte retrouvé est écrit en copte, un dialecte égyptien. Il serait une traduction datant du III^e – IV^e siècle établie à partir du manuscrit grec.

Le texte présente une interprétation originale de la trahison de Jésus. Disciple bien-aimé de Jésus, Judas aurait obéi à une demande du Seigneur de le livrer afin de faire le sacrifice ultime de sa vie pour sauver le genre humain et aussi d'être libéré de son corps terrestre. Il s'agit là d'une interprétation très différente des événements rapportés par les évangiles canoniques où Judas est présenté comme un traître qui livra son Maître pour de l'argent.

Notons que là où les quatre évangiles canoniques transmis par la grande tradition de l'Église (catholique, orthodoxe, protestante, anglicane) s'entendent le mieux, c'est bien au sujet des récits de la passion de Jésus. Or, les attestations multiples entre les quatre évangiles sur un événement précis constituent un critère déterminant de son authenticité historique. Les quatre évangiles mentionnent que Judas était accompagné par des responsables juifs munis d'armes. Pourquoi auraient-ils pris cette précaution s'il venait répondre à une demande de Jésus ? Comment comprendre le désarroi de Jésus à Gethsémani ? Quel sens donner à cette affirmation de Jésus rapportée par les trois évangiles synoptiques : *Malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré ?* (Marc 14, 21 et parallèles).

Non, la vérité de l'*évangile de Judas* ne réside pas dans ce qu'il nous rapporte des faits historiques entourant l'arrestation de Jésus. Elle se trouve davantage dans ce qu'il reflète de la conception que les gnostiques se faisaient du monde et du salut. Précisons que le terme « gnostique » vient du terme grec « *gnosis* » qui signifie « connaissance ». Pour les gnostiques le salut était donné par la connaissance des mystères révélés à des initiés sur les réalités supérieures au monde créé. Ils considéraient que la création était foncièrement mauvaise parce qu'elle était l'œuvre d'un esprit inférieur au Dieu supérieur, immortel et saint. Les mystères étaient révélés aux initiés par un envoyé du Dieu qui habite le monde de la Lumière. L'aspiration profonde consistait donc à être libéré de l'enveloppe charnelle afin de fuir ce monde mauvais et de vivre dans la vérité de la lumière. Dans ce contexte, on comprend mieux la demande de Jésus à Judas telle que rapportée dans le texte qui nous concerne, écrit qui, soit dit en passant, n'est manifestement pas de Judas !

Un tel dégoût du monde créé est loin d'évoquer la joie du Créateur en Genèse 1. Il ne correspond surtout pas à la foi en l'incarnation. Pas étonnant donc, que saint Irénée l'ait combattu.

Raymond Dumais
En Chantier (28, Mai 2006)